

ÉDITION SPÉCIALE #06

ROUÉ DU PREMIER-FILM

18 OCTOBRE LUMIÈRE2014

«Nuestras vidas no serian nada sin el cine» «Nos vies ne seraient rien sans le cinéma» PEDRO ALMODÓVAR

#06



Noche de fiesta!

La fleur de son secret

Vendredi soir, Pedro Almodóvar recevait le Prix Lumière 2014, lors d'une cérémonie joyeuse, sensuelle et musicale, bourrée de surprises et de témoignages d'admiration, qui lui est allée droit au cœur. Il a livré au public les raisons intimes de son amour pour la couleur.

De la passion, du flamenco, des actrices. Du cinéma, de la littérature et surtout, une ode à la mère. La soirée de remise du prix Lumière avait tous les ingrédients d'un film signé Almodóvar. Comme Bertrand Tavernier dans un hommage épique, ça brasse la cage». Alors vendredi soir, le festival s'est employé à lui rendre la pareille. Ses actrices, d'abord. Trois d'entre elles étaient sur scène, l'élégante Marisa Paredes, diva inaccessible dans *Talons aiguilles*, la jeune Elena Anaya, qui joua l'effrayante créature de *La piel que habito*, et sa complice de toujours, la baroque Rosy de Palma. Celle-ci a remercié le cinéaste d'avoir inventé au pied levé, sa merveilleuse scène d'orgasme en plein sommeil dans *Femmes au bord de la crise de nerfs*. Elle se plaignait en effet de passer ses journées de tournage allongée sur un canapé, son personnage ayant ingurgité du gazpacho aux somnifères... Antonio Banderas et Penelope Cruz, qui avaient remis à Almodóvar l'Oscar du meilleur film étranger pour *Tout sur ma mère* en 2000, sont apparus l'un et l'autre sur l'écran géant, pour un message filmé à «Pedrito». Son frère et producteur Agustin a rendu hommage à «la rigueur, la passion et l'honnêteté» du cinéaste dans son travail, au fil des quelque 30 ans de travail au sein d'El Deseo, leur société commune. De la passion, donc, et des actrices. Mais aussi des chanteuses: *Piensa en mí* lui a chanté l'actrice et réalisatrice Agnès Jaoui, avant que la toute jeune Camelia Jordana ne prenne le relais de sa voix candide et cassée. Puis le sensuel flamenco du guitariste Miguel Poveda a fini de transporter Almodóvar sur ses terres ibériques. C'est alors que trois comédiens, aussi réalisateurs pour deux d'entre eux, Guillaume Gallienne, Xavier Dolan et Tahar Rahim ont lu *Le dernier rêve de ma mère*, un texte écrit par le cinéaste juste après le décès de sa mère, Francisca Caballero. «C'est une lettre à laquelle je ne peux toujours pas penser sans me mettre à pleurer», a confié Almodóvar.

Il lui avait dédié *Tout sur ma mère* peu avant sa mort, «sans trop savoir si elle appréciait réellement» ses films. Une mère qui s'agaçait de le voir refuser de porter son patronyme à elle, Caballero, en sus de celui de son père, Almodóvar, comme le veut la coutume en Espagne. Une femme de caractère, qui a donné à Almodóvar enfant «le goût de la fiction» en lisant le courrier à leurs voisins analphabètes, inventant les mots de tendresse qui ne s'y trouvaient pas... Une femme créative, «capable de tirer du lait d'une burette à huile», comme on le dit dans la Mancha, sa région d'origine. Vendredi soir, Almodóvar a trouvé des mots d'écrivain pour lui dédier son oeuvre.

«Ma mère a toujours été le territoire où tout arrivait», a-t-il affirmé. Il a alors raconté avoir découvert sur le tournage de *Femmes au bord de la crise de nerfs*, que sa mère refusait de s'habiller en noir, car des décès successifs l'avaient contrainte à porter le deuil jusqu'à ses trente ans. «Pendant ma gestation, ma mère ne portait que du noir», a-t-il rapporté. «On a souvent évoqué l'usage de la couleur dans mes films. Pour moi ça a toujours été instinctif, ça n'obéit à aucun critère cinématographique», a déclaré le cinéaste, qui a souvent clamé rechercher le technicolor des films de son enfance. «Après la mort de ma mère, j'ai commencé à me dire qu'elle était à l'origine de la couleur dans mes films», a confié Almodóvar au public de Lumière. «J'aime à penser que la couleur dans mes films est la réponse de ma mère à tant d'années de noirceur contre-nature».

«Même si elle s'habillait de noir quand elle était enceinte de moi, en son sein germe sa vengeance sur la sombre monochromie imposée par la tradition», a-t-il poursuivi, face à son public. «J'ai été sa vengeance. J'espère avoir été à la hauteur, et cela fait 35 ans que j'essaie de l'être, de tout mon coeur», a conclu le cinéaste, livrant la «fleur de son secret», comme l'aurait dit son héroïne Leo, écrivain de romans à l'eau de rose et avatar féminin d'Almodóvar. La soirée devait se conclure dans un karaoké géant, avec la chanson du film *Attache-moi*, qui pourrait servir de leitmotiv à tous ses héros: «Resistireeeee!»



Causerie lyonnaise

Quelques heures plus tôt, dans le somptueux décor du théâtre des Célestins, le cinéaste s'était prêté au jeu des questions avec Bertrand Tavernier et Thierry Frémaux. Lors d'une master-class pleine de fantaisie, il a évoqué sa vie et son travail de cinéaste. Extraits choisis.



LA FRUSTRATION COMME MOTEUR

«Enfant, je voulais être peintre, j'ai écrit toute ma vie, j'aurais aimé construire des maisons, j'ai fait tous les décors de mes films, j'ai chanté du punk sur scène. Très mal, mais j'ai eu la chance de pouvoir le faire à l'époque du punk: il suffisait d'aboyer pour être un chanteur punk! Mais des boléros, je n'ai jamais pu en chanter. Toutes ces frustrations ont renforcé mes aptitudes à réaliser des films: parce qu'un metteur en scène doit être sensible à toutes les disciplines artistiques. Être un architecte frustré, un écrivain frustré, un chanteur frustré, un peintre frustré, un acteur frustré, une mère supérieure frustrée, un père frustré... je crois que toutes ces frustrations ont nourri mon travail de cinéaste.»



LA MOVIDA OU LA FIN DE LA PEUR

«C'était, en 1977, le début d'une nouvelle Espagne, démocratique, à l'opposé de celle qu'on avait connue, une véritable explosion des libertés. Auparavant, la gestation même de mes films aurait été impossible. À l'époque, j'étais jeune et cela m'a permis de vivre des tas de choses qui ont, par la suite, nourri mon travail. La Movida nous a fait sentir avec tous nos sens, le changement. Sous nos yeux notre pays a cessé d'avoir peur, et c'est une expérience indicible, c'est au-delà du merveilleux. La jeunesse, et tous ceux qui avaient été résistants pendant le franquisme, cessaient d'avoir peur, et simultanément, l'autre Espagne, celle qui avait été heureuse sous le franquisme, s'est mise à avoir peur de nous. Ce nouvel équilibre était franchement agréable, on l'avait bien mérité.»

«Sous nos yeux notre pays a cessé d'avoir peur, et c'est une expérience indicible, c'est au-delà du merveilleux.»



PEDRO ALMODÓVAR
PRIX LUMIÈRE 2014

DÉCOUVRIR L'HISTOIRE QUE JE VOULAIS RACONTER

«Tous les réalisateurs partent d'un rêve qui commence à se matérialiser avec le scénario. Ensuite, c'est un voyage, une aventure où tout peut arriver. On peut même mourir, comme dans *La Nuit américaine*, de François Truffaut. Au moment du tournage, le rêve disparaît et devient quelque chose d'inattendu, de passionnant. Alors je dis adieu au rêve et j'accueille tous les éléments nouveaux qui vont me permettre, pendant le tournage, d'aboutir à cette nouvelle créature. J'ai besoin de passer par ce voyage, par toutes ces étapes, pour découvrir l'histoire que je voulais raconter. Ce qui importe, c'est la vie de cette créature qui prend forme.»

«Je raconte les histoires à ma façon.»

UN RÉALISATEUR AUTHENTIQUE

«Chacun fait les choses à sa façon. Je ne l'ai pas décidé à l'avance. Je suis un réalisateur authentique dans le sens où je raconte les histoires à ma façon, et j'ai eu la chance que ça marche. Je suis autodidacte, j'ai appris les choses en les faisant, je ne saurais pas faire des films différemment. Cela provoque d'ailleurs un sentiment d'insécurité car je n'ai pas appris mon métier. Je serais donc incapable de répondre à la commande d'un producteur. Et dans ma vie, plus j'ai été authentique, plus j'ai eu du succès commercial... alors j'ai continué!»

LA PREMIÈRE SEMAINE DE TOURNAGE

«Avant de tourner des scènes difficiles, je préfère attendre que les acteurs aient eu le temps de s'imprégner de leur personnage. La première semaine de tournage, je ne filme pas de scènes difficiles. Mais dès le premier jour de la deuxième semaine, j'essaie de tourner toutes les scènes difficiles, parce que je ne veux pas les laisser pour la fin! A la fin de la première semaine, j'ai toujours l'impression qu'il faudrait que je la tourne à nouveau»



«Des moments de surprise et de plaisir incommensurable.»

RÉALISER DES FILMS, UNE ADDICTION

«Sur *Volter* et *Etreintes brisées*, notamment, j'ai éprouvé des moments de surprise et de plaisir incommensurable. Ces moments, l'équipe les ressent, c'est une joie qui se lit sur ton visage. Je pense que c'est l'une des raisons qui font que les réalisateurs deviennent accro à vie à leur métier. Ces moments magiques, qui surviennent pendant des essais ou un tournage, on cherche à les revivre. On a toujours une nostalgie de ces moments-là.»

TRAVAILLER POUR UN STUDIO À HOLLYWOOD

«Le metteur en scène doit être celui qui dirige. Un film doit être construit sur un point de vue unique : celui du réalisateur. Quand entrent en jeu d'autres points de vue différents, c'est le chaos. J'aurais été incapable de vaincre ce système. Peut-être que j'aurais fait des films de série B!»

FINIR COMME HUSTON... MAIS PAS AVANT 80 ANS!

«C'est un moment très difficile dans la vie de chacun, de prendre sa retraite. J'ai beaucoup de respect pour les cinéastes qui ont continué jusqu'au bout même s'il n'ont rien donné de nouveau. Il y a, évidemment, des exceptions. J'espère en faire partie. J'ai une image concrète qui illustre cet espoir: celle de John Huston, dans son fauteuil roulant, avec son masque à oxygène, tournant *The Dubliners*, l'espoir intact. Ce film est l'un des rares à s'être hissés au niveau de la littérature. Cette image de John Huston, c'est ce que j'aspire à être. Mais pas avant 80 ans!»

AVEC DES SI

Si j'étais né dans un autre pays...

«J'aurais aussi été cinéaste. Tout petit déjà, je savais que ma vocation était de raconter des histoires à travers des images.»

Si j'avais débuté en Espagne avant la Movida, j'aurais fait un film très intéressant, très profond pour éviter la censure et ensuite je serais allé à Paris, j'aurais travaillé comme serveur de café puis j'aurais tourné mon deuxième film et je serais devenu un grand cinéaste français à la renommée internationale.



Si j'étais né aux Etats-Unis, je serais devenu un cinéaste underground et j'aurais filmé mes amis travestis, transsexuels, et drogués. Puis je n'aurais plus rien fait pendant trente ans, je serais devenu un vrai phénomène sociologique et je n'aurais rien écrit, à part dans les revues people, et je me serais perdu en essayant de tourner des films avec des acteurs qui ne soient pas mes amis travestis, transsexuels et drogués.

Cela dit, je serais reconnu à Paris et je serais quand même ici à Lyon, mes films underground seraient programmés dans une des sections du festival!

Si j'avais été anglais, j'aurais fait des films intéressants mais confidentiels.

Si j'avais été turc, j'aurais peut-être fait un film si intéressant que Thierry Frémaux l'aurait fait venir à Cannes, et alors ma carrière se serait poursuivie. S'il ne l'avait pas pris, ma carrière de cinéaste, se serait arrêtée net. Mais dans tous les cas, même si j'avais fait un film de rien de tout, quel que soit le pays où je l'aie fait, il y aurait eu un Européen, un seul, pour le voir : cette personne érudite et pleine de curiosité, c'est Bertrand Tavernier.»



Oh douce nuit!

«John, je fais du théâtre maintenant!» a répondu un jour Ben Gazzara à John Cassavetes qui lui proposait un nouveau rôle sur grand écran. Le comédien se demandait alors ce que son réalisateur fétiche pouvait bien trouver de si passionnant dans le cinéma. «L'immortalité!» aurait rétorqué Cassavetes. La solennité de la réponse sonne mal dans la bouche d'un homme a priori peu préoccupé par son propre culte et dont l'œuvre, aussi imposante soit-elle, n'a jamais cherché à entrer dans l'Histoire par la grande porte. Vingt-cinq ans après sa mort, cette parole prophétique a valeur d'axiome. Le nom de Cassavetes est effectivement sur les lèvres de tous les cinéphiles du monde entier et les apprentis cinéastes fantasment allègrement sur cette figure emblématique du cinéma indé américain.

Mais revenons à cette idée de théâtre, de cinéma et d'immortalité puisque c'est le sujet même d'*Opening Night* de John Cassavetes (1977) que Pedro Almodóvar a choisi dans sa sélection «Le cinéma en moi». *Opening Night* raconte le calvaire d'une star Myrtle Gordon (Gena Rowlands), engagée dans les répétitions d'une pièce de théâtre, dont elle refuse peu à peu les enjeux dramatiques qui lui renvoient les ravages de la vieillesse en pleine figure. Autour d'elle, son metteur en scène (Ben Gazzara), son partenaire de jeu (Cassavetes himself!), supportent de plus en plus en mal cette crise existentielle, intellectuelle et artistique. Peut-être pressentent-ils que leur partenaire atteint les affaires secrètes de la création, un territoire qu'ils n'approcheront sûrement jamais. Pour tutoyer la grâce il faut forcément sacrifier quelque chose. Alors que tout semble vaciller autour d'elle, qu'un spectre ne cesse de la hanter, l'actrice fait surgir la vie du chaos. Une vie qu'elle ne contrôle plus. Sur scène, Myrtle Gordon ironise, réinvente le texte et exprime l'étendue de son drame intérieur: «Je ne suis plus moi-même (...) On nous a envahis. D'autres sont ici à notre place!» Jamais, depuis *Eve* de Mankiewicz et *Le grand couteau* d'Aldrich, le monde du spectacle n'avait été aussi bien ausculté de l'intérieur, à l'écran.



PLAISIR DE CHINER



LA BROCANTE
DU FESTIVAL LUMIÈRE
5^E EDITION

CINÉMA ET PHOTOGRAPHIE



SAMEDI ET DIMANCHE
Rue du Premier-Film

André Labbouz

Directeur technique chez Gaumont, il a donné avec des professionnels des laboratoires Eclair, une master-class sur la restauration des génériques de films.



– Où en est Gaumont dans la restauration de son catalogue ?

– Nous avons restauré 295 films qui sont finis, tout propres, tout beaux. Il nous en reste environ 700, puisque nous avons 1 077 titres aujourd'hui. A raison de huit films par mois, nous en avons encore pour une petite dizaine d'années ! C'est un très beau chantier, mené en parallèle avec la restauration de films muets.

– Depuis que vous avez commencé, les techniques ont évolué, les coûts de restauration ont-ils baissé ?

– Les coûts ont un peu baissé, mais le problème c'est que nous entrons dans la restauration plus compliquée des films des années 30, 40 et 50, pour lesquels il est dur de retrouver des éléments.

Les négatifs sont très abîmés, les éléments ont été mal conservés, et nous commençons à rencontrer de vraies difficultés. Les images sont décomposées, il y a des moisissures, ce qui demande beaucoup de travail en restauration, et on ne peut pas toujours tout enlever. Les moisissures attaquent tellement la pellicule qu'il n'y a plus rien. Nous entrons donc dans une période très compliquée. Peut-être que dans cinq ans, les technologies auront évolué et que l'on aura trouvé de nouvelles solutions...

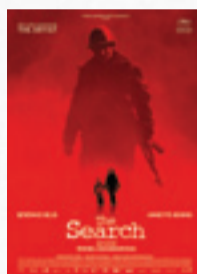
– Vous soulignez souvent l'importance de la préservation des films ?

– Il faut qu'on stocke bien les copies, c'est important de le rappeler au festival Lumière. Les négatifs doivent être entreposés dans de bonnes conditions. Aujourd'hui on n'a pas de recul sur le numérique donc on ne sait pas ce qui va se passer dans les années à venir. Les chercheurs y travaillent, on aura peut-être des solutions dans 5 ans, mais pour l'instant on ignore comment conserver les films en numérique. Seule la pellicule assure cent ans de conservation. Mais jusqu'à quand les producteurs de pellicule vont-ils continuer à en fabriquer ? Fuji a arrêté le 35 mm et Kodak qui employait 6000 personnes en France, n'en a plus qu'une... c'est un vrai sujet de préoccupation.

FILM CULTE



AVANT-PREMIÈRE



Guerre urbaine

«Yippee-ki-yay, motherfucker!» hurle le brave flic new-yorkais John McLane, en partant à l'assaut d'une horde de terroristes dans *Piège de cristal*, de John McTiernan. Ce classique du film d'action, qui marque la naissance du super héros ordinaire incarné par Bruce Willis, ressort dans une version restaurée. Son auteur, le réalisateur de *Predator*, *Last Action Hero* ou *Une journée en enfer*, présente le film.

Piège de cristal de John McTiernan

› UGC Confluence à 20h45, en présence du réalisateur

Hazanavicius is back

Il y a trois ans, il avait ouvert le festival avec *The Artist*, qui devait triompher aux Oscars quelques mois plus tard. Le réalisateur Michel Hazanavicius est de retour avec son actrice Bérénice Bejo. Il présente en avant-première son film *The Search*, qui relate des destins croisés sur fond de guerre russo-tchécoslovaque. Hazanavicius voulait «parler de ce conflit, qui a été un peu oublié (...) à travers le prisme de l'humain». *The Search* sortira en salles le 26 novembre.

The Search de Michel Hazanavicius › UGC Confluence, à 18h

En présence du réalisateur et de Bérénice Bèjo séance suivie d'une discussion,



NUIT ALIEN 4 FILMS, 1 NUIT

Après la comédie américaine, la science-fiction, musique et cinéma et Les Monty Python, le cinéma de genre reprend ses quartiers à la Halle Tony Garnier. Au programme samedi soir, la terrifiante saga *Alien* qui révolutionna à la fois le cinéma d'horreur et la science-fiction. Elle réunit des cinéastes aussi singuliers que talentueux : Ridley Scott, James Cameron, David Fincher et Jean-Pierre Jeunet. Quatre films, mais une seule héroïne : Sigourney Weaver, farouche et déterminée, qui incarnera à jamais l'une des figures féminines les plus fortes de l'histoire du cinéma. Derrière l'écran, un dortoir permet de reprendre des forces au fil de ce marathon cinéophile, et le traditionnel petit déjeuner sera servi à l'aube, après le dernier film. Avec en prime une présentation par Jean-Pierre Jeunet en personne !

Alien - Le 8^e passager de Ridley Scott | **Alien - Le Retour** de James Cameron | **Alien 3** de David Fincher | **Alien, la résurrection** de Jean-Pierre Jeunet

› Halle Tony Garnier, samedi à partir de 21h | En collaboration avec Twentieth Century Fox



Restez éveillé!

Décrivez et tweetez en direct vos scènes préférées de la saga *Alien* en mentionnant les hashtag **#Orange** et **#Lumière2014**.

Un tirage au sort aura lieu à 6h du matin pour désigner le gagnant d'un Samsung S4 mini.

AU PROGRAMME DIMANCHE



Furtivos de José Luis Borau

› Institut Lumière, 9h30



Quelques jours avec moi de Claude Sautet

En présence de Philippe Carcassonne

› Cinema Opera, 14h30



Ben-Hur de William Wyler

En présence de Noël Herpe

› Pathé Vaise, 14h30



La Femme de mon pote de Bertrand Blier

En présence de Marius Colucci

› Pathé Cordeliers, 14h30



Volver de Pedro Almodóvar

› Pathé Bellecour, 17h15



PROGRAMME DU SOIR

19.10

NUIT LUMIÈRE #6

DJ STEPHANE +
SOIRÉE COSPLAY (Live)

Entrée libre 22h / 3h
4 quai Augagneur, Lyon 3^e Berges du Rhône

NUITS LUMIÈRE





Conception graphique et réalisation : François Garnier
Rédaction en chef : Rébecca Frasquet Suivi éditorial : Thierry Frémaux
Contribution : Thomas Baurez (Le billet de StudioCinéLive)
Imprimé en 5100 exemplaires

Institut Lumière, 25 rue du Premier Film - 69 008 Lyon